

The most poignant of Fermor's Bucharest friendships was surely that with the young German diplomat Josias von Rantzau, whom Fermor remembers as 'honourable, kind, civilized, belonging [...] to a tradition of Western life and thought and a style and manner of being more akin to the time of the Congress of Vienna than to the Third Reich [...].' Rantzau's subsequent death in the war leads Fermor to reflect that 'nearly all the people in this book, as it turned out, were attached to trails of powder which were already invisibly burning, to explode during the next decade and a half, in unhappy endings'.

Fermor spent two of the subsequent five years before the Second World War as a guest on the Moldavian estate of some aristocrats of Phanariote descent, which is why his familiarity with Romania was much greater than we might expect from his 1934 sojourn in Bucharest. According to Cooper's biography (p. 384), Fermor had planned to write a book about Romania as late as the 1990s, but here he justifies his long digressions on Romania with the recognition that he was 'not likely to pass this way again in print' (p. 153). Fermor's two years in Moldavia were just as important, if not more so, than his outward journey, but he only ever referred to it obliquely in his published work. This reticence was part of his 'either out or dead' rule to protect the identities of aristocratic friends trapped in Communist countries. So, the only time he ever named his Moldavian hostess directly in print was in his introduction to *Between the Woods and the Water*, which was published ten years after her death: 'Also many retrospective thanks to Balaşa Canatuzène for help in translating *Mioritza*, in Moldavia long ago' (p. 4). Since the first draft of what became *The Broken Road* was actually written in the 1960s, Balasha Cantacuzene is only alluded to here as the fulfilment of Fermor's fantasies about his ideal woman, when he met her in Athens in May 1935 (p. 119).

Balasha, like Fermor's wife Joan later on, gave him the emotional security which his parents had so conspicuously failed to provide. Fermor had already written frankly about his unstable childhood in his introduction to *A Time of Gifts*, but it is only here that he directly addresses his troubled relationships with his temperamental mother and a father who was both physically distant in India and emotionally distant in person. This digression is marked by sadness and regret rather than bitterness and resentment, but nonetheless does much to explain the insecurities and self-doubt that lay behind Fermor's exhibitionist and hedonistic tendencies.

Fermor's two books about Greece, *Mani* (1958) and *Roumeli* (1966), are probably still his best work, but *The Broken Road* provides a satisfying conclusion to the chronicle of an epic journey. Together with the first two volumes of the trilogy, it stands as a memoir of a world that was soon to be swept away in the onslaught between rival totalitarian regimes. It is also a celebration of the sheer colour and variety of human life and the impact of deep-rooted cultural traditions on the individual. As Fermor remarks on his first encounter with an Orthodox church fresco: 'One is only sometimes warned, when these processes begin, of their crucial importance: that certain poems, paintings, kinds of music, books, or ideas are going to change everything, or that one is going to fall in love or become friends for life; the many lengthening strands, in fact, which, plaited together, compose a lifetime. One should be able to detect the muffled bang of the starter's gun. This journey was punctuated with these inaudible reports: daysprings veiled and epiphanies in plain clothes' (p. 38.f).

Daniel J. Bamford
(University of St. Andrews)

Mihai BĂRBULESCU, Veronica TURCUŞ, Iulian M. DAMIAN, *Accademia di Romania din Roma. 1922–2012*, Roma, Litografia Leberit, 2012, 211 p.

Un livre tel que celui-ci fournit un outil pour le débat qui agite depuis deux décennies l'historiographie roumaine au sujet du lien entre son passé et son présent. Car les ruptures que notre discipline a subies (en 1948 et en 1990) n'ont pas été définitives, tandis que les continuités, elles non plus, ne sont parvenues à émerger véritablement. L'épisode de l'Ecole Roumaine de Rome dont cet ouvrage offre l'exposé le plus complet a constitué un exemple éclatant de l'intégration du discours historique roumain dans le contexte intellectuel européen de l'entre-deux-guerres. De 1922 à 1947, la

Roumanie a eu dans la capitale italienne un institut de recherches parmi ceux qui y cultivaient l'archéologie, l'histoire et les beaux-arts. Le prestige acquis alors aux yeux des contemporains a été gardé par les générations qui se sont succédées depuis, même lorsque la conjoncture politique était défavorable à ce souvenir.

L'histoire proposée par les trois auteurs ne se prête pas à une lecture simpliste. La création de Pârvan, grand archéologue vite accueilli par ses pairs de l'étranger, a reçu un siège somptueux, construit aux frais de la Banque Nationale de Bucarest sur un terrain de plus de 4700 m.c., prêté à certaines conditions par la mairie de Rome. Elle était destinée à achever la formation de boursiers qui, envoyés par les quatre universités du royaume de Roumanie, se succédaient pour deux ans. Leur activité comprenait la fréquentation des cours et des conférences à Rome, des recherches dans les archives ou les bibliothèques, ainsi que des excursions qui leur permettaient de connaître de près les monuments de toute époque dont regorge l'Italie et de resserrer les liens d'amitié entre eux. Les travaux que les archéologues, les historiens et les architectes livraient au bout de leur séjour apparaissaient dans deux excellentes revues, *Ephemeris Daco-Romana* et *Diplomatarium Italicum*. En outre, l'*Accademia* entendait exercer son action en participant aux colloques organisés par les autres Ecoles étrangères de Rome et, à son tour, elle était ouverte aux collègues italiens ou à des invités de renom international. La bibliothèque accumulée jusqu'au seuil de la guerre grâce à des échanges ou aux acquisitions, sinon à des donations, allait atteindre une douzaine de milliers de volumes. Pendant le quart de siècle où cette institution roumaine s'est incorporée à la vie savante et artistique de Rome, le protocole diplomatique lui a offert plusieurs visites du roi d'Italie et celle de Mussolini lui-même eut une réception empressée. Cependant, on s'était gardé de manifester une adhésion aux mutations politiques qui se sont précipitées vers la fin des années trente.

En 1940 seulement, un directeur « légionnaire », proche des fascistes, a été imposé par le nouveau gouvernement. Ce qui s'ensuivit – l'intensification de l'idéologie et un budget déficitaire – témoigne de la fermeture graduelle qui devait aboutir à arrêter pratiquement l'existence de l'*Accademia* de 1947 à 1966.

Les anciens membres de l'Ecole se sont dispersés: plusieurs ont refusé de rentrer en Roumanie et ont été valorisés en Occident, d'autres ont subi le filtrage politique et ont même été emprisonnés, tandis que ceux qui se ralliaient publiquement au régime communiste ont été récompensés par des carrières qui répondaient à leur ambition. La plupart sont parvenus à se faire accepter dans la recherche ou dans l'enseignement, ce qui leur a permis de mettre en œuvre ce qu'ils avaient gagné comme expérience à Rome. De cette façon la culture roumaine a bénéficié de cet acquis, quoique semblant parfois oublier ou renier une tradition à laquelle elle devait le meilleur d'elle-même.

Le chapitre le plus intéressant du livre décrit les complicités et les compromis qui ont formé une stratégie de la survivance. A travers les ambiguïtés et les difficultés persistantes, l'institution a repris son existence, formelle d'abord, puis physique. Par là même, son histoire constitue un miroir du devenir de la société roumaine. On peut dire que le désir d'accéder à une authentique vie scientifique n'est pas absent: les auteurs de cette monographie s'orientent d'ailleurs dans cette perspective. Sauf de menues inadvertances (tel article attribué à D.M. Pippidi m'appartient; l'historien Aurel Iordănescu doit être ajouté à la liste des élèves de l'Ecole en 1940–1942), il y a là un travail à louer pour la justesse de ton et la modération de jugement.

Andrei Pippidi

Petar TODOROV, Kancho TODOROV, *Ovcharstvoto v Dobroudja (Sheep breeding in Dobroudja)*, Sofija, Izdatelstvo Faber, 2013, 211 p.

The matters on Dobroudja are even today a battlefield of the national historiographies. The competition is between the authors who are claiming that Dobroudja is a "Romanian" land, and those who state that it is a "Bulgarian" one. Hence, this topic is burdened with nationalistic biases regardless of the nationality of the controversialists. The nationalistic discourse distributes the main roles on this scene, but only seldom the political stakes are recognized. Even when historians make